

8 romans
interlinéaires

Remy de Gourmont

Chronique Remy de Gourmont

Un groupe d'admirateurs de Remy de Gourmont procède ce matin¹ à l'apposition d'une plaque sur la maison dans laquelle il a vécu ses dernières années². J'apporte ici mon hommage à l'écrivain, mon souvenir à l'ami.

J'ai commencé à être lié avec Remy de Gourmont je pense, vers la fin de 1904. Je pourrais retrouver la date exacte dans mon journal si je n'avais pas la paresse de chercher dans cette liasse volumineuse de papiers. Je le retrouvais tous les soirs, vers six heures, au Mercure, dans le bureau de M. Alfred Vallette. Nous passions là, tous les trois, une heure, une heure et demie à bavarder. Entré comme secrétaire au Mercure en 1908, quand je succédai à van Bever en 1912, nos relations s'augmentèrent. Il arrivait dans mon bureau entre cinq heures et demie et six heures. Il restait là environ une heure. Puis, les bureaux fermés, sûr de n'être plus dérangé, il montait chez M. Alfred Vallette. Nous restions là jusqu'à sept heures et demie. Quand nous partions, je l'accompagnais souvent un bout de chemin. D'autres fois, il me quittait pour aller flâner sous les galeries de l'Odéon³. Je l'entends encore me dire, (on sait qu'il bégayait fort) : « â-a revoir », et je le vois s'en aller, son parapluie sous le bras, traverser la rue de Condé en sautillant, le nez en l'air, un peu mastoque, épais, lourd de corps. Presque chaque dimanche, sauf le court temps d'été, quand il quittait Paris, j'allais passer chez lui la fin de l'après-midi. J'ai fait avec lui et Louis Dumur, en 1908, un voyage à Rouen fort amusant, sur lequel j'ai des notes prises presque heure par heure et qui feraient, je crois, un petit récit acceptable. Un détail pour amuser. Il s'est quelque peu enorgueilli, une fois, après qu'Édouard

¹ Neuf mai 1924.

² Chez Berthe de Courrière, 71 rue des Saint-Pères.

³ Où était abritée une kyrielle de libraires et de loueurs de journaux (à l'heure). Toutes ces petits libraires ont peu à peu été rachetées par Flammarion qui se trouvait sur la place de l'Odéon, devant le théâtre.

⁴ Voir la page « Le voyage à Rouen de septembre 1908 ».

Pour quelques jours les admirateurs indigènes. Tous les admirateurs sont indigènes d'un point.

[Un groupe d'admirateurs de Remy de Gourmont procède à l'apposition d'une plaque sur la maison dans laquelle il a vécu ses dernières années. L'apport ici mon hommage à l'écrivain et mon souvenir à l'ami.]

J'ai commencé à être lié avec Remy de Gourmont je pense vers la fin de 1904. Je pourrais retrouver la date exacte dans mon journal si je n'avais pas la paresse de chercher dans cette liasse volumineuse de papiers. Je le retrouvais tous les soirs, vers six heures, au Mercure, dans le bureau de M. Alfred Vallette. Nous passions là, tous les trois, une heure, une heure et demie à bavarder. Entré comme secrétaire au Mercure en 1908, quand je succédai à Van Bever en 1912, nos relations s'augmentèrent. Il arrivait dans mon bureau entre cinq heures et demie et six heures. Il restait là environ une heure. Puis, les bureaux fermés, sûr de n'être plus dérangé, il montait chez M. Alfred Vallette. Nous restions là jusqu'à sept heures et demie. Quand nous partions, je l'accompagnais souvent un bout de chemin. D'autres fois, il me quittait pour aller flâner sous les galeries de l'Odéon. Je l'entends encore me dire, (on sait qu'il bégayait fort) : « â-a revoir » et je le vois s'en aller, son parapluie sous le bras, traverser la rue de Condé en sautillant, le nez en l'air, un peu mastoque, épais, lourd de corps. Presque chaque dimanche, sauf le court temps d'été, quand il quittait Paris, j'allais passer chez lui la fin de l'après-midi. J'ai fait avec lui et Louis Dumur, en 1908, un voyage à Rouen fort amusant, sur lequel j'ai des notes prises presque heure par heure et qui feraient, je crois, un petit récit acceptable. Un détail pour amuser. Il s'est quelque peu enorgueilli, une fois, après qu'Édouard

Champion l'eut mené chez Anatole France, que celui-ci fût venu chez lui, lui rendre sa visite ? Quand j'habitais rue Rousselet⁵, j'ai eu un jour la visite de Remy de Gourmont, qui me faisait le plaisir de venir passer un moment chez moi. Qu'on ne se méprenne pas sur la vanité que je peux tirer de la sympathie qu'il me témoignait et de la société qu'il m'accordait. Je pense seulement que mes boutades l'amusaient et que ma franchise lui plaisait. J'ai tout noté, le jour même, rentré chez moi, de ces moments passés avec lui, des sujets de nos conversations, des propos qu'il me tenait, des choses qu'il me racontait. Quel dommage que je sois si réveillier et que j'aie si peu de loisir ! Je pourrais écrire sur lui, en réunissant toutes ces notes, un petit livre qui aurait peut-être son intérêt.

M. Alfred Vallette, Louis Dumur, moi, qui l'avons bien connu, nous parlons souvent de lui au Mercure. Je leur ai demandé une fois à tous les deux : « Voyons ! quelle idée gardez-vous de Gourmont comme homme ? Le Rouvey, vous par que c'était un homme gai ? » C'est ainsi que je le vois quand je pense à lui : un homme gai. Il riait beaucoup et s'amusait de beaucoup de choses. Comme il sortait peu et voyait peu de gens il aimait qu'on lui racontât des histoires. Il s'en amusait de bon cœur. Comme les gens qui vivent retirés, il avait gardé beaucoup de côtés intacts, naturels. Rien de déformé, de gâté par les fréquentations, les bavardages littéraires. Il était simple, modeste, franc, nullement cérémonieux, rien qui sentît l'homme qui connaît son mérite et veut imposer. Je le tenais pour un écrivain remarquable, un esprit extrêmement original. Non seulement je n'aurais pas osé le lui dire, mais lui-même n'eût certainement pas souffert que je le lui dise. Il fuyait les compliments. Je crois bien qu'il les trouvait des choses ridicules. Je l'ai vu gauche, embarrassé, maladroît, quand il lui fallait en entendre de force. Je ne l'ai pas entendu une seule fois parler de ses travaux. On arrivait chez lui. Il écrivait. Il s'interrompait. La conversation commençait. On le

Champion l'eut mené chez Anatole France, que celui-ci fût venu chez lui, lui rendre sa visite ? Quand j'habitais rue Rousselet⁵, j'ai eu un jour la visite de Remy de Gourmont, qui me faisait le plaisir de venir passer un moment chez moi. Qu'on ne se méprenne pas sur la vanité que je peux tirer de la sympathie qu'il me témoignait et de la société qu'il m'accordait. Je pense seulement que mes boutades l'amusaient et que ma franchise lui plaisait. J'ai tout noté, le jour même, rentré chez moi, de ces moments passés avec lui, des sujets de nos conversations, des propos qu'il me tenait, des choses qu'il me racontait. Quel dommage que je sois si réveillier et que j'aie si peu de loisir ! Je pourrais écrire sur lui, en réunissant toutes ces notes, un petit livre qui aurait peut-être son intérêt.

M. Alfred Vallette, Louis Dumur, moi, qui l'avons bien connu, nous parlons souvent de lui au Mercure. Je leur ai demandé une fois à tous les deux : « Voyons ! quelle idée gardez-vous de Gourmont comme homme ? Ne trouvez-vous pas que c'était un homme gai ? » C'est ainsi que je le vois quand je pense à lui : un homme gai. Il riait beaucoup et s'amusait de beaucoup de choses. Comme il sortait peu et voyait peu de gens il aimait qu'on lui racontât des histoires. Il s'en amusait de bon cœur. Comme les gens qui vivent retirés, il avait gardé beaucoup de côtés intacts, naturels. Rien de déformé, de gâté par les fréquentations, les bavardages littéraires. Il était simple, modeste, franc, nullement cérémonieux, rien qui sentît l'homme qui connaît son mérite et veut imposer. Je le tenais pour un écrivain remarquable, un esprit extrêmement original. Non seulement je n'aurais pas osé le lui dire, mais lui-même n'eût certainement pas souffert que je le lui dise. Il fuyait les compliments. Je crois bien qu'il les trouvait des choses ridicules. Je l'ai vu gauche, embarrassé, maladroît, quand il lui fallait en entendre de force. Je ne l'ai pas entendu une seule fois parler de ses travaux. On arrivait chez lui. Il écrivait. Il s'interrompait. La conversation commençait. On le

quittait. Il se remettait à écrire. Pas un mot n'avait été dit ni par lui ni par le visiteur sur ce qu'il écrivait. Au moins pour ma part, j'aurais cru manquer, en lui en parlant, à la discrétion qu'il montrait lui-même.

[La vie qu'il a eue a certainement influencé son œuvre. Je ne sais pas si je dis bien ici ce que je veux dire. Jean de Gourmont m'a parlé quelquefois du beau garçon qu'était son frère dans sa jeunesse. Il y avait quelques années qu'il était à Paris, après un accident de santé le défigura. Il habitait alors rue de Varenne. Il fut pendant plusieurs semaines sans sortir. Il recommença d'abord à sortir seulement à la nuit, pour prendre un peu d'exercice, sans quitter la rue de Varenne. Puis, un jour, s'enthousiasmant, il reparut au Mercure, à son heure habituelle, dans le bureau de M. Vallette. Là encore se montre sa discrétion dans tout ce qui le concernait. Il prit place dans son fauteuil comme s'il fût venu la veille, disant seulement : « Eh ! bien, me revoilà ». La conversation s'engagea sur les choses habituelles. Pas un mot sur le terrible changement apporté dans sa physionomie. Il était pourtant méconnaissable. Jean de Gourmont m'a aussi raconté à ce sujet ce qui suit. Ils avaient encore, alors, leur père. Quand Remy de Gourmont fut en état de sortir, ils partirent tous les deux pour Coutances. À l'arrivée du train, sur le quai, leur père les attendait. Il vit venir Jean de Gourmont, accompagné d'un autre voyageur. Il lui dit : « Eh ! bien, où est Remy ? Tu ne l'as donc pas amené ? » Remy de Gourmont était devant lui. Il ne le reconnaissait pas. La vie de Remy de Gourmont devant s'écouler désormais dans un espace très restreint : la rue des Saints-Pères, les quais où il allait fureter dans les livres, le Mercure à la fin de la journée. Il ne faudrait pas imaginer que sans cet accident et l'existence qui en résulta pour lui, l'œuvre de Remy de Gourmont n'est ni si différente dans sa philosophie. Je crois pourtant qu'on ne peut pas le négliger. Cet accident influença certainement son caractère, ses idées, ses

quittait. Il se remettait à écrire. Pas un mot n'avait été dit ni par lui ni par le visiteur sur ce qu'il écrivait. Au moins pour ma part, j'aurais cru manquer, en lui en parlant, à la discrétion qu'il montrait lui-même.

La vie qu'il a eue a certainement influencé son œuvre. Je ne sais pas si je dis bien ici ce que je veux dire. Jean de Gourmont m'a parlé quelquefois du beau garçon qu'était son frère dans sa jeunesse. Il y avait quelques années qu'il était à Paris, quand un accident de santé le défigura. Il habitait alors⁶ rue de Varenne. Il fut pendant plusieurs semaines sans sortir. Il recommença d'abord à sortir seulement à la nuit, pour prendre un peu d'exercice, sans quitter la rue de Varenne. Puis un jour, s'enthousiasmant, il reparut au Mercure, à son heure habituelle, dans le bureau de M. Vallette. Là encore se montre sa discrétion dans tout ce qui le concernait. Il prit place dans son fauteuil comme s'il fût venu la veille, disant seulement : « Eh ! bien, me revoilà. » La conversation s'engagea sur les choses habituelles. Pas un mot sur le terrible changement apporté dans sa physionomie. Il était pourtant méconnaissable. Jean de Gourmont m'a aussi raconté à ce sujet ce qui suit. Ils avaient encore, alors, leur père⁷. Quand Remy de Gourmont fut en état de sortir, ils partirent tous les deux pour Coutances. À l'arrivée du train, sur le quai, leur père les attendait. Il vit venir Jean de Gourmont, accompagné d'un autre voyageur. Il lui dit : « Eh ! bien, où est Remy ? Tu ne l'as donc pas amené ? » Remy de Gourmont était devant lui. Il ne le reconnaissait pas. La vie de Remy de Gourmont devait s'écouler désormais dans un espace très restreint : la rue des Saints-Pères, les quais où il allait fureter dans les livres, le Mercure à la fin de la journée. Je ne voudrais pas jurer que sans cet accident et l'existence qui en résulta pour lui, l'œuvre de Remy de Gourmont eût été toute différente dans sa philosophie. Je crois pourtant qu'on ne peut pas le négliger. Cet accident influença certainement son caractère, ses idées, ses

⁶ Journal littéraire au 16 avril 1929 : « Je suis bien défrisé. Je viens de découvrir ce soir dans *Passe-Temps* quatre *alors* imbéciles (il y en a peut-être d'autres) je les note dans l'ordre de mes découvertes. / Page 104, article Gourmont : Il avait *alors* trente-trois ans... »

⁷ Auguste de Gourmont (1829-décembre 1913) est mort moins de deux ans avant son fils Remy.

sentiments. Un homme qui vit enfermé ne juge pas la vie comme un homme qui se promène sans cesse. Il y a quelquefois dans la perversité, dans le dédain et dans le mépris de Remy de Gourmont quelque chose d'un moine ardent et claustré.

Il avait une grande liberté d'esprit, une grande indépendance de jugement, et il avait cette grande qualité d'accepter, peut-être même d'aimer cette liberté et cette indépendance chez les autres. On pouvait ne pas être de son avis et le lui dire. Il ne lui en restait aucune mauvaise humeur. Il supportait très bien la plaisanterie, l'ironie à son propre sujet. Un jour, dans un ouvrage, il avait peut-être peu utilisé le travail d'un autre sans le dire, très précisément. Van Bever⁸ lui en parlait ouvertement. Il avait l'air de répondre que cela n'avait pas d'importance. « Ah ! oui, lui dit Van Bever. Vous êtes comme ce paysan qui trouve une corde sur la route, la ramasse et l'emporte chez lui. Le lendemain, un voisin vient le trouver : « Dites donc ! vous m'avez emmené ma vache, hier ? — Comment cela ? J'ai trouvé une corde sur la route. Je l'ai ramassée. Ce n'est pas ma faute : il y avait une vache au bout ». Il s'amusa le plus cordialement du monde de la réplique. Il fait la différence, à ce sujet, entre lui et Marcel Schwob, que j'ai aussi rencontré d'assez près dans ses deux ou trois dernières années. Marcel Schwob ne pouvait souffrir qu'on ne fût pas de son avis. Il est vrai qu'il était extrêmement malade. Peut-être son caractère s'en ressentait. Je parle de lui tel que je l'ai connu. Il fallait admirer ce qu'il admirait, trouver mauvais ce qu'il n'aimait pas. On sentait qu'il vous jugeait en secret défavorablement si on ne le suivait pas dans ses opinions. Il aimait qu'on lui marquât de la déférence. Il fallait l'admirer, lui donner au moins à comprendre qu'on l'admirait. Il était même sensible à une certaine adulation. Je l'ai vu célébrer des ouvrages médiocres et se mettre en quatre pour leurs auteurs,

sentiments. Un homme qui vit enfermé ne juge pas la vie comme un homme qui se promène sans cesse. Il y a quelquefois dans la perversité, dans le dédain et dans le mépris de Remy de Gourmont quelque chose d'un moine ardent et claustré.

Il avait une grande liberté d'esprit, une grande indépendance de jugement, et il avait cette grande qualité d'accepter, peut-être même d'aimer cette liberté et cette indépendance chez les autres. On pouvait ne pas être de son avis et le lui dire. Il ne lui en restait aucune mauvaise humeur. Il supportait très bien la plaisanterie, l'ironie à son propre sujet. Un jour, dans un ouvrage, il avait quelque peu utilisé le travail d'un autre sans le dire, très précisément. Van Bever⁸ lui en parlait ouvertement. Il avait l'air de répondre que cela n'avait pas d'importance. « Ah ! oui, lui dit van Bever. Vous êtes comme ce paysan qui trouve une corde sur la route, la ramasse et l'emporte chez lui. » Le lendemain, un voisin vient le trouver : « Dites donc ! vous m'avez emmené ma vache, hier ? — Comment cela ? J'ai trouvé une corde sur la route. Je l'ai ramassée. Ce n'est pas ma faute s'il y avait une vache au bout. » Il s'amusa le plus cordialement du monde de la réplique. Je fais la différence, à ce sujet, entre lui et Marcel Schwob, que j'ai aussi fréquenté d'assez près dans ses deux ou trois dernières années. Marcel Schwob ne pouvait souffrir qu'on ne fût pas de son avis. Il est vrai qu'il était extrêmement malade. Peut-être son caractère s'en ressentait. Je parle de lui tel que je l'ai connu. Il fallait admirer ce qu'il admirait, trouver mauvais ce qu'il n'aimait pas. On sentait qu'il vous jugeait en secret défavorablement si on ne le suivait pas dans ses opinions. Il aimait qu'on lui marquât de la déférence. Il fallait l'admirer, lui donner au moins à comprendre qu'on l'admirait. Il était même sensible à une certaine adulation. Je l'ai vu célébrer des ouvrages médiocres et se mettre en quatre pour leurs auteurs,

⁸ Adolphe van Bever, (1871-1927), bibliographe et érudit. Paul Léautaud et lui se sont rencontrés à l'école communale de Courbevoie et sont restés amis. Vers la fin du siècle, Adolphe van Bever et Paul Léautaud habiteront ensemble par économie. Adolphe, à ce moment-là est secrétaire au Mercure après l'avoir été au théâtre de l'Œuvre. À son départ en 1912, Paul Léautaud occupera son bureau. En décembre 1899 ils publieront ensemble les *Poètes d'aujourd'hui*.

parce que ceux-ci l'encensaient sans arrêt. Cela m'a souvent gêné auprès de lui, ne voulant pas le contrarier et incapable en même temps de parler comme je ne pensais pas. J'ai toujours eu, au contraire, la plus grande liberté dans mes relations avec Remy de Gourmont. Quand je n'étais pas de son avis, il l'acceptait fort bien. Nous éclatons de rire tous les deux en restant sur nos positions. On sait qu'il dirigeait au Mercure la collection des Plus belles pages. Il voulait bien me demander un jour de faire le volume Stendhal. Je lui expliquai comment j'entendais le composer et que je ferais notamment un chapitre de toutes les préfaces de Beyle, qui ont, à mon sens, un ton si charmant, si particulier et peignent encore si bien l'homme. Il s'effara un peu de cette idée. Je crois bien qu'il la trouvait, à part lui, saugrenue. Il me déclara en tout cas que c'était sans intérêt. Je lui répondis que ce n'était pas mon avis. Je lui répétai que je désirais composer le volume comme je l'entendais. Il me laissa très bien faire, et même, sans rien me dire, me fit un exemplaire de luxe imprimé à mon nom. Tout cela ne veut pas dire que j'aie jamais manqué à la déférence que je lui devais. La familiarité n'était pas son genre et n'est pas le mien non plus.

Si j'ai amusé, il m'a quelquefois amusé aussi. Dans les premiers temps de nos conversations, il me faisait beaucoup parler sur Stendhal. Il m'avoua qu'il n'avait lu de lui qu'un livre : De l'Amour, dans sa jeunesse, et qu'il n'avait rien lu d'autre depuis. Il faut croire que j'étais merveilleusement dans mes propos sur Beyle. J'eus bientôt le spectacle d'une ferveur stendhalienne aussi active que rapide. A chaque dimanche, c'était une nouvelle édition originale qu'il avait découverte et achetée et qu'il me montrait presque orgueilleusement. Un rayon de sa bibliothèque était réservé tout entier à ces « trésors ». Je collaborais quelquefois à l'Ermitage. Remy de Gourmont également. Il y créa alors dans chaque numéro une Chronique Stendhalienne qui fut.

parce que ceux-ci l'encensaient sans arrêt. Cela m'a souvent gêné auprès de lui, ne voulant pas le contrarier et incapable en même temps de parler comme je ne pensais pas. J'ai toujours eu, au contraire, la plus grande liberté dans mes relations avec Remy de Gourmont. Quand je n'étais pas de son avis, il l'acceptait fort bien. Nous éclatons de rire tous les deux en restant sur nos positions. On sait qu'il dirigeait au Mercure la collection des Plus belles pages. Il voulut bien me demander un jour de faire le volume Stendhal. Je lui expliquai comment j'entendais le composer et que je ferais notamment un chapitre de toutes les préfaces de Beyle, qui ont, à mon sens, un ton si charmant, si particulier et peignent encore si bien l'homme. Il s'effara un peu de cette idée. Je crois bien qu'il la trouvait, à part lui, saugrenue. Il me déclara en tout cas que c'était sans intérêt. Je lui répondis que ce n'était pas mon avis. Je lui répétai que je désirais composer ce volume comme je l'entendais. Il me laissa très bien faire, et même, sans rien me dire, me fit un exemplaire de luxe imprimé à mon nom. Tout cela ne veut pas dire que j'aie jamais manqué à la déférence que je lui devais. La familiarité n'était pas son genre et n'est pas le mien non plus.

Si je l'amusais, il m'a quelquefois amusé aussi. Dans les premiers temps de nos conversations, il me faisait beaucoup parler sur Stendhal. Il m'avoua qu'il n'avait lu de lui qu'un livre, De l'amour, dans sa jeunesse, et qu'il n'avait rien lu d'autre depuis. Il faut croire que j'étais convaincant dans mes propos sur Beyle. J'eus bientôt le spectacle d'une ferveur stendhalienne aussi active que rapide. À chaque dimanche, c'était une nouvelle édition originale qu'il avait découverte et achetée et qu'il me montrait presque orgueilleusement. Un rayon de sa bibliothèque était réservé tout entier à ces « trésors ». Je collaborais quelquefois à l'Ermitage. Remy de Gourmont également. Il y créa alors dans chaque numéro une Chronique stendhalienne qui fut,

je croi vrai. la première du genre. Un jour, il me demanda de l'emmener chez Adolphe Paupe, le bibliothécaire du Stendhal-Club. Paupe admirait beaucoup Gourmont et sentait tout l'honneur de la visite. C'était un dimanche. Je vins chercher Remy de Gourmont tout de suite après le déjeuner. Nous allâmes prendre l'omnibus Clichy-Odéon à Saint-Germain pour nous rendre rue des Abbesses. Je vois encore Gourmont, montant dans l'omnibus, un pied sur la marche et l'autre pied encore à terre, se tournant vers moi qui le suivais : « Vous savez, je vous prévins. Nous restons une heure, pas plus ». Arrivés chez Paupe à deux heures, à sept heures et demie nous y étions encore. Je ne sais même pas si, sans le dîner et la crainte de déranger Madame Paupe, nous n'y aurions pas passé la soirée. Remy de Gourmont ne pouvait se détacher de tout ce que Paupe lui montrait : éditions originales, manuscrits et lettres de Beyle, copies de textes disparus de certains volumes, assiettes à l'image de Stendhal, numéros rarissimes de vieux journaux contenant des articles à son sujet. De temps en temps je lui disais : « Dites donc ? Nous partons ! — Attendez un peu » me répondait-il. Quand enfin nous prîmes congé, je lui rappelai, en descendant l'escalier, son « Vous savez, une heure, pas plus ». Paupe eut une belle occasion de rire.

Il me racontait aussi des histoires. Celle-ci, par exemple. Je ne donne pas les noms. Un jour, un homme de lettres lui amène son frère. Celui-ci veut écrire. Il ne sait pas dans quelle voie s'engager. Gourmont serait bien gentil de le conseiller, de lui indiquer un sujet. Gourmont cite Gobineau, qu'on connaît peu. Il conseille de le lire. D'écrire une petite étude, il la lira. Quelque temps après, le candidat écrivain apporte son travail. Gourmont commence à

je crois bien, la première du genre. Un jour, il me demanda de l'emmener chez l'excellent Adolphe Paupe, le bibliothécaire du Stendhal-Club. Paupe admirait beaucoup Gourmont et sentait tout l'honneur de la visite. C'était un dimanche. Je vins chercher Remy de Gourmont tout de suite après le déjeuner. Nous allâmes prendre l'omnibus Clichy-Odéon à Saint-Germain-des-Prés pour nous rendre rue des Abbesses. Je vois encore Gourmont, montant dans l'omnibus, un pied sur la marche, l'autre pied encore à terre, se tournant vers moi qui le suivais : « Vous savez, je vous prévins. Nous restons une heure, pas plus. » Arrivés chez Paupe à deux heures, à sept heures et demie nous y étions encore. Je ne sais même pas si, sans le dîner et la crainte de déranger Madame Paupe, nous n'y aurions passé la soirée. Remy de Gourmont ne pouvait se détacher de tout ce que Paupe lui montrait : éditions originales, manuscrits et lettres de Beyle, copies de textes disparus de certains volumes, assiettes à l'image de Stendhal, numéros rarissimes de vieux journaux contenant des articles à son sujet. De temps en temps, je lui disais : « Dites donc ? Nous partons ? — Attendez un peu », me répondait-il. Quand enfin nous prîmes congé, je lui rappelai, en descendant l'escalier, son « Vous savez, une heure, pas plus ». Encore une belle occasion de rire.

Il me racontait aussi des histoires. Celle-ci, par exemple. Je ne donne pas les noms. Un jour, un homme de lettres⁹ lui amène son frère. Celui-ci veut écrire. Il ne sait pas dans quelle voie s'engager. Gourmont serait bien gentil de le conseiller, de lui indiquer un sujet. Gourmont cite Gobineau, qu'on connaît peu. Il conseille de le lire, d'écrire une petite étude, il la lira. Quelque temps après, le candidat écrivain apporte son travail. Gourmont commence à

⁹ Jean Marnold (*Journal littéraire* au douze avril 1929). Cette anecdote a déjà été donnée dans le « *Journal Gourmont* ».

le lire. C'est un éreintement complet. Il se récrie. Gobineau est quelque'un. Il compte. Le jeune homme l'a mal lu. Il faut recommencer. L'auteur remporte son manuscrit. Quand il le rapporte peu après, c'est un éloge dithyrambique. Comme ajoutait Gourmont : « Ce n'était pas plus difficile que cela ». Il y a quelques mois, on a réédité un ouvrage de Gobineau. J'ai reçu au Mercure un exemplaire pour l'écrivain en question. Les descendants de Gobineau y avaient mis cet envoi : à un Gobiniste de la première heure. Je ne m'en suis pas étonné.

J'ai passé aussi quelques bons moments avec Remy de Gourmont à la Nationale, et pendant la promenade de l'aller et du retour, quand il m'emmenait faire des copies pour le volume des plus belles pages de Rivarol. Pendant un mois, il ne jurait plus que par lui. Il y a peut-être là une indication à retenir pour un côté de ses goûts littéraires : les opinions politiques mises à part, il préférait certainement Rivarol à Chamfort, le premier étant plus « styliste » que le second, ce qui, justement, me fait préférer celui-ci.

Causeur, de bonne humeur, plaisantant volontiers avec les gens qu'il connaissait, qui lui plaisaient, dont il avait l'habitude. Bourru, renfrogné, désagréable, pour ne pas dire plus, avec les étrangers et les importuns. Il avait ses habitudes. Il ne fallait pas que rien vienne l'y déranger. Le fauteuil dans lequel il s'asseyait près du bureau de M. Alfred Vallette, était considéré par lui comme sa propriété à partir de six heures du soir. Il ne tenait pas en place, il marquait visiblement son mécontentement, piétinant et maugréant, s'il le trouvait occupé à son arrivée. Pour un peu il l'aurait pris, soulevé de terre et secoué pour en chasser l'occupant. Un soir, il était assis dans mon bureau. M. Victor Barrucand, de passage au Mercure, entre. Il voit Remy de Gourmont. Il s'approche, et, son chapeau à la main, s'inclinant : « M. de Gourmont... Je suis M. Victor Barrucand ». Gourmont leva la tête, avec cet air ébahi qu'il avait quelquefois. Il regarda M. Barrucand. « Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? » dit-il. Il se leva, prit son fauteuil, lui fit faire un demi-tour et se rassit, le dos tourné au visiteur.

Je ne fais pas ici de critique littéraire. J'en serais bien embarrassé. J'ai plus fréquenté l'homme que l'écrivain. Je n'ai lu de lui, vraiment, que ce qu'il a publié dans le Mercure. Je suis d'avis que les livres n'apprennent rien. Ils nous aident, seulement, quelquefois, à nous formuler de façon plus précise ce que nous pensons. Ce qu'a exprimé Gourmont me plaît beaucoup, voilà tout. La partie essentielle de son œuvre est, pour moi, ses Épilogues. Elle est la plus représentative de son esprit et de son tempérament. J'en dis l'avis de Louis Dumur : « Il faut être un lettré pour la goûter pleinement. Son œuvre ne saurait s'imposer à la foule simpliste ou ignorante ». Non seulement un lettré, mais encore un esprit libre ou en voie de l'être.

le lire. C'est un éreintement complet. Il se récrie. Gobineau est quelque'un. Il compte. Le jeune homme l'a mal lu. Il faut recommencer. L'auteur remporte son manuscrit. Quand il le rapporte peu après, c'est un éloge dithyrambique. Comme ajoutait Gourmont : « Ce n'était pas plus difficile que cela. » Il y a quelques mois, on a réédité un ouvrage de Gobineau¹⁰. J'ai reçu au Mercure un exemplaire pour l'écrivain en question. Les descendants de Gobineau y avaient mis cet envoi : à un Gobiniste de la première heure. Je ne m'en suis pas étonné.

J'ai passé aussi quelques bons moments avec Remy de Gourmont à la Nationale, et pendant la promenade de l'aller et du retour, quand il m'emmenait faire des copies pour le volume des plus belles pages de Rivarol. Pendant un mois, il ne jurait plus que par lui. Il y a peut-être là une indication à retenir pour un côté de ses goûts littéraires : les opinions politiques mises à part, il préférait certainement Rivarol à Chamfort, le premier étant plus « styliste » que le second, ce qui, justement, me fait préférer celui-ci.

Causeur, de bonne humeur, plaisantant volontiers avec les gens qu'il connaissait, qui lui plaisaient, dont il avait l'habitude. Bourru, renfrogné, désagréable, pour ne pas dire plus, avec les étrangers et les importuns. Il avait ses habitudes. Il ne fallait pas que rien vienne l'y déranger. Le fauteuil dans lequel il s'asseyait près du bureau de M. Alfred Vallette, était considéré par lui comme sa propriété à partir de six heures du soir. Il ne tenait pas en place, il marquait visiblement son mécontentement, piétinant et maugréant, s'il le trouvait occupé à son arrivée. Pour un peu, il l'aurait pris, soulevé de terre et secoué pour en chasser l'occupant. Un soir, il était assis dans mon bureau. M. Victor Barrucand¹¹, de passage au Mercure, entre. Il voit Remy de Gourmont. Il s'approche, et, son chapeau à la main, s'inclinant : « Monsieur de Gourmont... Je suis M. Victor Barrucand. » Gourmont leva la tête avec cet air ébahi qu'il avait quelquefois. Il regarda M. Barrucand. « Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? » dit-il. Il se leva, prit son fauteuil, lui fit faire un demi-tour et se rassit, le dos tourné au visiteur¹².

Je ne fais pas ici de critique littéraire. J'en serais bien embarrassé. J'ai plus fréquenté l'homme que l'écrivain. Je n'ai lu de lui, vraiment, que ce qu'il a publié dans le Mercure. Je suis d'avis que les livres n'apprennent rien. Ils nous aident seulement, quelquefois, à nous formuler de façon plus précise ce que nous pensons. Ce qu'a exprimé Gourmont me plaît beaucoup, voilà tout. La partie essentielle de son œuvre est, pour moi, ses Épilogues. Elle est la plus représentative de son esprit et de son tempérament. Je suis de l'avis de Louis Dumur : « Il faut être un lettré pour le goûter pleinement. Son œuvre ne saurait s'imposer à la foule simpliste ou ignorante. » Non seulement un lettré, mais encore un esprit libre ou en voie de l'être. Sa vie aussi me plaisait, son isolement, son effacement, son désintéressement.

¹⁰ *Nouvelles asiatiques*, orné d'un portrait de l'auteur, de sept hors-textes gravés à l'eau-forte et de quarante vignettes de Maurice de Becque.

¹¹ Victor Barrucand (1864-1934), journaliste et écrivain libertaire et humaniste, fut envoyé en Algérie en 1900, comme rédacteur en chef des *Nouvelles*. Victor Barrucand est surtout connu pour être le premier éditeur de son amie Isabelle Eberhardt (1877-1904) et avoir publié après sa mort l'ensemble de son œuvre. Il a été jugé par ses contemporains, selon le mot de Raoul Stephan « moralement avec indulgence et littérairement avec sévérité ».

¹² Cette anecdote se trouve aussi dans la chronique dramatique de Maurice Boissard de *La NRF* d'avril 1922.

Il a vu aussi une fois, son isolement, son effacement, son désintéressement.

Il aimait passionnément la langue française. On se rend compte de cet amour quand on lit ce livre délicieux : *L'Esthétique de la langue française*. Tant. Il aimait-
 il encore plus en artiste qu'en grammairien. Il représente en tout cas¹⁴ le plus bel exemple qu'on puisse offrir d'un perfectionnement continu dans l'art d'écrire. Il y a des gens qui ne savent jamais écrire. On voit de vieux écrivains « symbolistes » écrire aujourd'hui comme au temps de leur jeunesse. Ces gens font pitié. Les années ont passé. Ils ont écrit des livres. Cela ne leur a rien appris. On mesure l'étendue du perfectionnement continu de Remy de Gourmont quand on compare, par exemple, la langue des *Épilogues* avec la langue maniérée, ornée, compliquée de ses premiers romans. Tout, dans l'œuvre de sa maturité, est clarté, finesse, simplicité, naturel, aisance. On est porté à penser qu'il n'a jamais écrit une page sans qu'elle représentât pour lui un progrès conscient vers ces qualités. Les manuscrits de ses *Épilogues* étaient presque toujours sans aucune rature. Il me disait souvent, il l'écrivait quelque part, que ce qui fait l'écrivain ce sont les images. Je n'étais pas d'accord avec lui. Je tiens les images pour la pire niaiserie littéraire. Cette opinion devait être chez lui un reste de ses premières admirations littéraires. Il gardait en effet un culte à Villiers de l'Isle-Adam, à Flaubert, à Mallarmé. Il traîne, ça et là, dans quelques-uns de ses écrits, quelques taches de cette mauvaise littérature. Sur la fin de sa vie, après l'avoir détesté dans sa jeunesse, il a confirmé son admiration pour Voltaire, en la motivant. Quel chemin parcouru depuis *Sixtine* et depuis *Merlette* ! Quand je lis ses derniers écrits, je ne suis pas loin d'être assuré qu'il devait être arrivé à penser que bien écrire consiste uniquement à dire ce qu'on veut dire et à le dire clairement et simplement et que le beau style est en réalité le plus mauvais style.

Il aimait passionnément la langue française. On se rend compte de cet amour quand on lit ce livre délicieux : *L'Esthétique de la langue française*¹³. Peut-être l'aimait-il encore plus en artiste qu'en grammairien. Il représente en tout cas¹⁴ le plus bel exemple qu'on puisse offrir d'un perfectionnement continu dans l'art d'écrire. Il y a des gens qui ne savent jamais écrire. On voit de vieux écrivains « symbolistes » écrire aujourd'hui comme au temps de leur jeunesse. Ces gens font pitié. Les années ont passé. Ils ont écrit des livres. Cela ne leur a rien appris. On mesure l'étendue du perfectionnement continu de Remy de Gourmont quand on compare, par exemple, la langue des *Épilogues* avec la langue maniérée, ornée, compliquée de ses premiers romans. Tout, dans l'œuvre de sa maturité, est clarté, finesse, simplicité, naturel, aisance. On est porté à penser qu'il n'a jamais écrit une page sans qu'elle représentât pour lui un progrès conscient vers ces qualités. Les manuscrits de ses *Épilogues* étaient presque toujours sans aucune rature. Il me disait souvent, il l'a écrit quelque part, que ce qui fait l'écrivain ce sont les images. Je n'étais pas d'accord avec lui. Je tiens les images pour la pire niaiserie littéraire¹⁵. Cette opinion devait être chez lui un reste de ses premières admirations littéraires. Il gardait en effet un culte à Villiers de l'Isle-Adam, à Flaubert, à Mallarmé. Il traîne, ça et là, dans quelques-uns de ses écrits, quelques taches de cette mauvaise littérature. Sur la fin de sa vie, après l'avoir détesté dans sa jeunesse, il a confessé son admiration pour Voltaire, en la motivant. Quel chemin parcouru depuis *Sixtine*¹⁶ et depuis *Merlette*¹⁷ ! Quand je lis ses derniers écrits, je ne suis pas loin d'être assuré qu'il devait être arrivé à penser que bien écrire consiste uniquement à dire ce qu'on veut dire et à le dire clairement et simplement et que le beau style est en réalité le plus mauvais style.

¹³ Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française* : la déformation — la métaphore — le cliché — le vers libre — le vers populaire, Mercure de France, printemps 1899. 324 pages, réédité au printemps 2016 par Emmanuelle Kaës pour les Classiques Garnier.

¹⁴ Cet « en tout cas » est un oubli, suite à la suppression, du paragraphe précédent.

¹⁵ Voir, à ce propos, la détestation de Paul Léautaud pour Jules Renard.

¹⁶ *Sixtine*, roman de la vie cérébrale, deuxième roman de Remy de Gourmont après *Merlette*, paru en 1890 chez Albert Savine (distribué par le Mercure) et dédié à Villiers de L'Île-Adam (314 pages).

¹⁷ *Merlette* est le premier roman de Remy de Gourmont, paru chez Plon en février 1886 (287 pages).

Je lui dois quelque chose. En 1908, quand M. Ferdi-
nant Herold abandonna la rubrique dramatique du Mercure,
Remy de Gourmont se engagea à la prendre. Je refusai d'abord
parce que je ne savais m'en tirer. Il me poussa si bien,
M. Alfred Vallette se joignant à lui, que je finis par accepter.
Que de choses je n'aurais certainement pas écrites sans son
amicale insistance ce jour-là !

J'ai parlé plus haut de Marcel Schwob. Quand il
mourut, je fus chargé par le Mercure d'écrire l'article
que nous devions à cet autre parfait écrivain. On me
rapporta qu'après l'avoir lu, Remy de Gourmont avait
dit : « Léautaud arrivera. Il a de la personnalité ». Je
n'en aurais rien dit de la prophétie. Je pense bien qu'arriver
signifiait aussi pour lui écrire ce qui nous plaît et comme
il nous plaît, sans jamais céder d'un mot ni d'une
opinion.

Il ne s'intéressait pas aux animaux. Je n'ai jamais
pu obtenir de lui qu'il reproduisît dans sa rubrique des
journaux, au Mercure, un seul article favorable à la
cause des bêtes. Je voyais bien qu'il jugeait cela sans intérêt,
qu'il aurait cru déchoir en s'occupant de ces questions, en
un mot qu'il trouvait ces choses ridicules. Le ridicule était
pour lui, je le dis comme je le pense. Quand j'habitais Paris,
j'amenais souvent au Mercure un petit barbet noir
que j'avais recueilli et qui jouait comme un jeune fou
dans le bureau de la direction. Un soir, il frôla la jambe
de Remy de Gourmont à son arrivée. Gourmont baissa la tête,
regarda ^{regardant} d'un air inquiet et se mit à me dire : « Qu'est-
ce que c'est que ça ? — Ça ? lui répondis-je. Mais, autant
qu'il y paraisse, c'est un chien ». Il avait pourtant chez
lui, dans ses dernières années, la compagnie d'un chat,
qu'il traitait fort bien.

Il n'était pas un sceptique. Un homme qui pense,
qui a l'intelligence sensible, ne peut pas être un sceptique
devant le spectacle qu'offre la société. Il faut, pour ne
pas être, en secret, attristé par la vie, être un sot ou un

Je lui dois quelque chose. En 1908, quand
M. Ferdinand Herold¹⁸ abandonna la critique
dramatique du Mercure, Remy de Gourmont m'engagea
à la prendre. Je refusai d'abord. Je craignais de ne pas
savoir m'en tirer. Il me poussa si bien, M. Alfred
Vallette se joignant à lui, que je finis par accepter¹⁹.
Que de choses je n'aurais certainement pas écrites
sans son amicale insistance ce jour-là !

J'ai parlé plus haut de Marcel Schwob. Quand il
mourut, je fus chargé par le Mercure d'écrire l'article
que nous devions à cet autre parfait écrivain. On²⁰ me
rapporta qu'après l'avoir lu, Remy de Gourmont avait
dit : « Léautaud arrivera. Il a de la personnalité. » Je
ris bien aujourd'hui de la prophétie. Je pense bien
qu'arriver signifiait aussi pour lui écrire ce qui nous
plaît et comme il nous plaît, sans jamais céder d'un
mot ni d'une opinion.

Il ne s'intéressait pas aux animaux. Je n'ai jamais
pu obtenir de lui qu'il reproduisît dans sa rubrique des
Journaux, au Mercure, un seul article favorable à la
cause des bêtes. Je voyais bien qu'il jugeait cela sans
intérêt, qu'il aurait cru déchoir en s'occupant de ces
questions, en un mot qu'il trouvait ces choses
ridicules. Le ridicule était pour lui, je le dis comme je
le pense. Quand j'habitais Paris, j'amenais souvent au
Mercure un petit barbet noir que j'avais recueilli et qui
jouait comme un jeune fou dans le bureau de la
direction. Un soir, il frôla les jambes de Gourmont à
son arrivée. Gourmont baissa la tête, regarda
dédaigneusement et se mit à me dire : « Qu'est-ce que
c'est que ça ? — Ça ? lui répondis-je. Mais, autant
qu'il y paraisse, c'est un chien. » Il avait pourtant chez
lui, dans ses dernières années, la compagnie d'un
chat, qu'il traitait fort bien.

Il n'était pas un sceptique. Un homme qui pense, qui
a l'intelligence sensible, ne peut être un sceptique
devant le spectacle qu'offre la société. Il faut, pour ne
pas être, en secret, attristé par la vie, être un sot ou un

¹⁸ André-Ferdinand Herold (1865-1940), petit-fils du compositeur, chartiste, poète, conteur, auteur dramatique et traducteur. A.-F. Herold a entretenu des rapports privilégiés avec Gabriel Fauré ou Maurice Ravel. Il est auteur Mercure depuis 1891 et titulaire de la critique dramatique depuis 1896. Paul Léautaud lui a succédé en octobre 1907. André-Ferdinand Herold a écrit 210 textes dans le Mercure entre février 1894 et décembre 1936.

¹⁹ Il convient de préciser qu'à part quelques auteurs dont on ne voulait pas, personne ne se précipitait pour tenir cette rubrique.

²⁰ Jean de Gourmont, ainsi qu'on a pu le lire dans le « Journal Gourmont ».

10
meublant. J'ai eu comme Remy de Gourmont pour
lui avoir vu bien des côtés passionnés. Il était tout intel-
ligence et professait un mépris presque universel. Il
n'était pas un pédagogue, ni un moraliste. Sa littérature
n'est pas familière, bourgeoise, complaisante. Il y a
dans tout ce qu'il a écrit, quelque chose de haut, de distant,
de désintéressé aussi. C'était un observateur. Il observait,
il analysait, il « dissociait » comme il disait, les faits, les idées
et les sentiments. C'était un contempteur, un négateur, avec une
grande aristocratie. La pitié n'existe pas chez lui. Il me semble
que sa caractéristique est la méfiance et le sarcasme. Il
est un auteur qu'il rappelle pour sa pénétration critique.
C'est Bayle, l'auteur du Dictionnaire.

[Une preuve qu'il n'était pas un sceptique. Il fit
un jour une grande découverte : la science. Je l'ai vu écouter,
comme un enfant, deux ou trois savants qui lui expli-
quaient leurs mystères et dont je suis sûr d'ailleurs qu'ils ne
sont pas, aucun des trois, comme la plupart des « savants »
des hommes bien remarquables sortis de leurs archives,
de leur cas de mer et de leurs sciences naturelles. Je lui
disais en riant : « Méfiez-vous. Vous allez tomber dans
une nouvelle religion, aussi fallacieuse et incertaine que
l'autre ». Mais il était dans la période de la « révélation ».
C'était le néophyte. Il « croyait ». Il me regardait
comme un impie ou comme un esprit léger.

[Il n'était pas laid, malgré son visage ravagé. Du
moins je pense bien qu'on s'y habitue quand on le
connaissait. Il avait de beaux yeux, un regard fin,
brillant. La méditation se lisait sur son visage. Est-on
laid quand on est ainsi ? Je me rappelle, quand nous
montâmes en omnibus pour cette visite à Paupe que
j'ai racontée, une femme, en passant près de lui, après
l'avoir regardé, se couvrit les yeux de son mouchoir.
Une autre fois que nous dînions ensemble au Duval
voisin du Café de Flore, des femmes, assises à la table

inconscient. J'ai assez connu Remy de Gourmont pour
lui avoir vu bien des côtés passionnés. Il était
intelligence et professait un mépris presque universel.
Il n'était pas un pédagogue, ni un moraliste. Sa
littérature n'est pas familière, bourgeoise,
complaisante. Il y a, dans tout ce qu'il a écrit, quelque
chose de haut, de distant, de désintéressé aussi.
C'était un observateur. Il observait, il analysait, il
« dissociait », comme il disait, les faits, les idées et les
sentiments. C'était un contempteur, un négateur, avec
une grande aristocratie. La pitié n'existe pas chez lui.
Il me semble que sa caractéristique est la méfiance et
le sarcasme. Il est un auteur qu'il rappelle pour sa
pénétration critique. C'est Bayle, l'auteur du
Dictionnaire²¹.

Une preuve qu'il n'était pas un sceptique. Il fit un
jour une grande découverte : la science. Je l'ai vu
écouter, comme un enfant, deux ou trois savants qui
lui expliquaient leurs mystères et dont je puis bien
dire qu'ils ne sont pas, aucun des trois, comme la
plupart des « savants », des hommes bien
remarquables, sortis de leurs archives, de leur eau de
mer et de leurs sciences naturelles. Je lui disais en
riant : « Méfiez-vous. Vous allez tomber dans une
nouvelle religion, aussi fallacieuse et incertaine que
l'autre. » Mais il était dans la période de la
« révélation ». C'était le néophyte. Il « croyait ». Il me
regardait comme un impie ou comme un esprit léger²².

Il n'était pas laid, malgré son visage ravagé. Du
moins, je pense bien qu'on s'y habitue quand on le
connaissait. Il avait de beaux yeux, un regard fin,
brillant. La méditation se lisait sur son visage. Est-on
laid quand on est ainsi ? Je me rappelle, quand nous
montâmes en omnibus pour cette visite à Paupe que
j'ai racontée, une femme, en passant près de lui, après
l'avoir regardé, se couvrit les yeux de son mouchoir.
Une autre fois que nous dînions ensemble au Duval
voisin du café de Flore, des femmes assises à la table

²¹ Pierre Bayle (1647-1706), *Dictionnaire historique et critique* (1697).

²² Paul Léautaud a toujours détesté les savants, au départ parce que certains ont pratiqué la vivisection, puis les autres par contagion.

voisine de celle que nous prenions, se levèrent aussitôt, pour aller à une table plus éloignée. [deux mots illisibles]. Je ne sais pas exactement quels traits lui a donnés M^{me} Jean de Gourmont dans le buste qu'elle a fait de lui. Mais son visage réel eût été certainement très beau, figuré en pierre dans le petit jardin de Coutances²³. Je regrette encore de n'être pas allé à l'inauguration du monument qu'on lui a élevé là, sur la foi qu'il serait bien difficile de trouver à se loger dans la ville. Je m'en console avec un mot, comme j'en fais pour beaucoup de gens. Au nombre des orateurs, se trouvait M. Marcel Coulon. On sait que M. Marcel Coulon est procureur de la République en province. « Je n'aime pas assister aux exécutions capitales », dis-je quand on me demande la raison de mon absence à la cérémonie.

Il a été, à la fin de sa vie, amoureux comme un jeune homme. Il a écrit à une femme des lettres aussi puériles que celles d'un collégien. Il entrevoyait sans doute un paradis qu'il n'avait jamais eu ? L'a-t-il eu ? Je voudrais bien être fixé sur ce point. Je penserais à lui. Je me le représenterais sous un nouvel aspect. On m'a dit l'avoir vu pleurer comme un enfant pour une femme qu'il attendait et qui n'était pas venue. Une grande jeunesse était certainement restée en lui malgré les années, avec un grand regret, comme il arrive aux hommes qui ont peu vécu.

On lui a fait des obsèques religieuses, à lui qui « mangeait » si bien du curé.

Il est bien dommage qu'il ait faibli au début de la guerre. Il aurait pu être du petit nombre de ceux qui, jugeant les événements sous leur vrai jour, se refusaient en silence à être dupes. Il tomba au contraire dans l'illusion et la crédulité. Il était en vacances. Ce [illisible] à Paris. Il arriva au Mercure et s'effondrant dans son fauteuil il dit cette niaiserie : « C'est tout

voisine de celle que nous prenions se levèrent aussitôt, pour aller à une table plus éloignée. [deux mots illisibles]. Je ne sais pas exactement quels traits lui a donnés M^{me} Jean de Gourmont dans le buste qu'elle a fait de lui. Mais son visage réel eût été certainement très beau, figuré en pierre dans le petit jardin de Coutances²³. Je regrette encore de n'être pas allé à l'inauguration du monument qu'on lui a élevé là, sur la foi qu'il serait bien difficile de trouver à se loger dans la ville²⁴. Je m'en console avec un mot, comme je fais pour beaucoup de choses. Au nombre des orateurs, se trouvait M. Marcel Coulon²⁵. On sait que M. Marcel Coulon est procureur de la République en province. « Je n'aime pas assister aux exécutions capitales », dis-je quand on me demande la raison de mon absence à la cérémonie.

Il a été, à la fin de sa vie, amoureux comme un jeune homme. Il a écrit à une femme des lettres aussi puériles que celles d'un collégien. Il entrevoyait sans doute un paradis qu'il n'avait jamais eu ? L'a-t-il eu ? Je voudrais bien être fixé sur ce point. Je penserais à lui. Je me le représenterais sous un nouvel aspect. On²⁶ m'a dit l'avoir vu pleurer comme un enfant pour une femme qu'il attendait et qui n'était pas venue. Une grande jeunesse était certainement restée en lui, malgré les années, avec un grand regret, comme il arrive aux hommes qui ont peu vécu.

On lui a fait des obsèques religieuses, à lui qui « mangeait » si bien du curé.

Il est bien dommage qu'il ait faibli au début de la guerre. Il aurait pu être du petit nombre de ceux qui, jugeant les événements sous leur vrai jour, se refusaient en silence à être dupes. Il tomba au contraire dans l'illusion et la crédulité. Il était en vacances. Ce [illisible] à Paris. Il arriva au Mercure et s'effondrant dans son fauteuil il dit cette niaiserie : « C'est tout

²³ Suzanne Baltazar (1890-1941), sportive et sculptrice, a épousé Jean de Gourmont (1877-1928) en février 1920. La statue en question ouvre le site web des Amateurs de Remy de Gourmont.

²⁴ Journal littéraire au 22 septembre 1922 : « Il était pourtant bien entendu avec Vallette, Dumur et Jean de Gourmont que j'irais à Coutances, le 24 de ce mois, pour les fêtes de l'inauguration du monument de Gourmont. J'y renonce. Il paraît qu'il sera très difficile de se loger.

²⁵ Marcel Coulon (1873-1959), traducteur du Provençal tout en étant magistrat, procureur de la République. Marcel Coulon écrit dans les journaux sous la signature de Marc Testis.

²⁶ Jean de Gourmont.

de même beau, la solidarité²⁷. » Il renia publiquement le joujou patriotisme, un petit pamphlet qu'il avait écrit dans sa jeunesse et qui n'avait pourtant jamais connu ni de circonstance. Il écrivait au journal La France. On a réuni ses articles dans un petit livre posthume, Pendant l'orage²⁹. Il y donne dans les motifs et le vocabulaire de circonstance. Il y dénature même une page de Candide³⁰, sur la guerre des Abares, pour le tourner uniquement contre les Allemands. Cette défaillance me le gêne. Je pense qu'il ne la regretterait pas peu aujourd'hui.

Paul Léautaud

Paul Léautaud.

²⁷ Le récit donné par Paul Léautaud dans *Passe-Temps* est sensiblement différent : « Dans une lettre qu'il écrivit au directeur du Mercure, parlant de la guerre, impressionné sans doute par la rhétorique civique à laquelle elle donnait lieu, il eut cette niaiserie « C'est tout de même beau, la solidarité. » Dans le *Journal littéraire*, à la date « Mobilisation », nous pouvons lire : « Gourmont est en vacances à Coutances comme chaque année à cette époque. Il a vu là-bas les affairéments de la mobilisation, les départs, les séparations, la fièvre civique. Il a écrit à Vallette. Dans sa lettre, ce mot : « C'est tout de même beau, la solidarité. » Lui, le contempteur, le solitaire, l'homme sans parti, le contradicteur perpétuel, le voilà qui célèbre la solidarité. La Solidarité ! Il oublie la contrainte, la force, la « potence » en cas de refus. » Paul Léautaud ne pourra jamais plus évoquer Remy de Gourmont sans revenir sur cette phrase. Lire aussi dans le *Journal littéraire* au dix mai 1924, le récit d'une conversation entre Paul Léautaud et Alfred Vallette qui donne une interprétation toute différente de cette phrase.

²⁸ Voir la page à ce titre dans leautaud.com.

²⁹ Remy de Gourmont *Pendant l'orage*, recueil de soixante articles, Champion juin 1915, 129 pages.

³⁰ Voltaire, *Candide ou L'Optimisme*, conte philosophique, Genève 1759.

*La phototypie de ce manuscrit
a été faite par Daniel Jacomet
pour Édouard Champion.*

*Achevé de tirer le huit mars
1926, à cent huit exemplaires dont
six sur Japon (A à J) accompagnés
d'une page autographe, — tous chiffrés
à la main par Paul Léautaud et
signés.*

La phototypie de ce manuscrit
a été faite par Daniel Jacomet
pour Édouard Champion.

Achevé de tirer le huit mars
1926, à cent huit exemplaires dont
six sur Japon (A à J) accompagnés
d'une page autographe, — tous chiffrés
à la main par Paul Léautaud et
signés.